

## Nimrod

# La lampe de mon père

En hivernage, le crépuscule connaît d'infinies métamorphoses. Selon les jours, il broie indifféremment du bleu avec du mauve et, toujours sur un fond indigo, même lorsque le brassage a lieu avec une autre nuance de bleu, car, pour transcrire avec justesse la fuite de l'étoile au cœur du soir naissant, ou le luxe inouï de l'incendie « boréal », il n'y a rien de tel que le théâtre d'un rideau d'azur. Le ciel déménage en lui-même comme s'il se tirait la révérence, et une flamme – qui est de toute grandeur – met à distance toute familiarité. Devant ce spectacle, même lorsqu'on n'a plus vingt ans, on voudrait quelquefois s'offrir, en amoureux tardif, une carte postale taillée dans son étoffe. Le temps passe, l'horizon brasille. On aura alors, même la nuit venue, étreint la minute d'une très vaste présence.

C'est qu'avec la chute du jour la vie s'émancipe de la canicule. On renoue avec des gestes simples : échanger un mot, le plus banal possible, bâiller, sourire ; envisager de nouveau, sans éprouver de brûlure dans les yeux, les charmes du lointain. Parce que le jour fléchit, il y a dans le regard de celui qui contemple un équilibre lumineux. On se sera délassé au seuil de la maison du père.

\*

Étrangeté d'un homme qui savait maintenir le crépuscule parmi nous : c'était grâce à sa lampe. Elle était grande, la plus grande que l'on pût trouver dans le commerce, de fabrication allemande. Pour nous, elle était tout simplement la hautaine architecture d'émail appelée « Hand Feuer ». Dès que la pénombre s'amorçait, mon père l'enlevait du rayon où elle était rangée ; à côté est la grosse bible en langue haussa, et les lunettes de mon père sont épaisses qui déchiffrent la typo du saint livre. Sur la même étagère, on aperçoit une bonne rangée de savons de linge et de toilette, un peigne monsieur, un peigne dame, un miroir de poche, un dentifrice, une brosse à dents et, quelquefois, des conserves de poisson de Norvège, des boîtes de lait concentré. À gauche de l'armoire en écoinçon et au pied de l'unique fenêtre qui ouvre sur l'extérieur, le lit de mon père, toujours dressé : un couvre-lit helvétique aux grosses mailles vert, or et rouge, et un autre, sans doute de conception française, en satin et avec des liserés argent, des traverses bleu marine et pourpre, qui l'anoblit. Au pied du lit et orienté vers la porte, un bidon contenant le pétrole : il alimente un réchaud plus usé par le temps que par la rouille.

C'est l'heure rouge du couchant, et la Hand Feuer a été décrochée pour être nettoyée. Muni de chiffons propres, mon père palpe sa charpente métallique, caresse la lampe débarrassée de son verre, en s'arrêtant à chaque grain d'émail. Ses doigts affectionnent de telles redondances, car c'est là, en effet, que s'accrochent les atomes de poussière rebelles. Ils le frottent amoureusement. Au moment où ils l'abandonnent pour s'occuper de son verre, le demi-jour survient.

En fait, ce phénomène sature la beauté du soir, celle qui se trouve circonscrite autour de l'espace où les doigts opèrent. À l'extrémité de la natte où repose le squelette de la Hand Feuer, l'or du couchant vient jeter sur le travail de mon père une ombre fatale. C'est que la couleur bleu tonifie l'émail, contrairement aux variations des rayons du soleil couchant. Mais ce conflit ne dure que deux minutes au plus. Vient l'épure. Le soir s'allège, une douce clameur envahit nos différentes chambres ; les rues résonnent à l'intérieur du poids de leur contentement. C'est la seconde où tout se révèle, où les gestes de mon père déplacent les corpuscules avec la lenteur et l'insistance qui soutiennent les motifs des icônes. Sa gestuelle devient le trait appelé à affermir les traces du soleil devant l'assaut des ténèbres. Et mon père a fini d'essuyer le verre qui retrouve enfin sa place. Faisant craquer une allumette, il fait renaître l'instant de ses cendres. Les murs pétillent. Des étoiles ricochent sur la glaçure du métal. La lampe brille, et c'est alors le soir qui accroît l'illusion de sa renaissance ; qui, oublieux de son identité, simule l'éclat du matin !

C'est quand l'épaisseur du jour se confond avec les choses que mon père quitte la maison. Il va se baigner au fleuve. Comme ce soir, il lui suffit de s'écarter pour que le jour emplisse l'étendue. Le matin, cependant, c'est autre chose : la porte s'ouvre à son passage et la chambre s'emplit de tant de lumière que l'on se croirait en présence d'une visitation. Sur les draps imbibés de la moiteur nocturne flotte l'empreinte d'une fée. Mais, à l'heure des vêpres, manque l'irrépressible certitude de la clarté qui enchante le temps d'éveil.

Tandis que mon père s'éloigne, j'entends résonner sa ferme recommandation :  
– Tu allumeras la lampe, veille au réglage de la mèche.

\*

Comment ne pas penser que l'éclat de cette lampe provenait de la seule régulation de son incandescence ? Dans la petite cour où elle brille, haussée d'environ vingt centimètres du sol par un minuscule tabouret, une lueur à peine bleue illumine la place faite à l'intersection des nattes. Le front de mon père domine en ce lieu qui, en retour, met en évidence son teint sombre et brillant. Il se tient dans la lumière à l'image du pâtre de je ne sais quel secret. Émouvantes sont les auréoles de ses lunettes : elles isolent, en l'accentuant, le diamètre de ses yeux. La maison, vivement, sommeille ; ma mère est restée en retrait du luminaire dont je suis le gardien. Élevée à son point le plus vif, et à mi-chemin du stade fumant, la mèche de la Hand Feuer accuse la profondeur de la nuit.

Par-delà l'odeur du pétrole en combustion (on dirait que, la simplicité de l'éclairage ayant été affermie, rien ne pouvait plus la troubler, ni même les cristaux qui éclatent en son cœur, attisant son rayonnement), il me souvient de ces occasions de pêche où, dans l'intervalle, mon père allumait le feu. Sa main rassemblait les branchettes de mimosa qui, bien que cassantes, devenaient élastiques à la faveur de l'obscurité et de l'épais voisinage du fleuve. Il tisonnait consciencieusement la paire de tilapias. Lorsqu'ils étaient enfin cuits, il me les présentait gravement. Puis, sans un mot, il se détournait, car il ne goûtait jamais à ce repas.

\*

Dans la famille, tous les soirs, une lumière se répand entre un homme, une femme et un enfant. Ce n'est pas que les journées fussent inintéressantes, ou que la vie trouvât avec la ténèbre un mobile à ses louvoiemens. À l'ordinaire, le jour nous disperse, tandis que la nuit nous rassemble. La Hand Feuer devient l'emplacement de notre bivouac. Autour d'elle, nous nous épions comme s'il s'agissait de deviner autrui, de l'aider, par le seul regard, à quitter sa bulle de verre pour venir dans la lumière où peu à peu s'affine le pays entrevu – une autre bulle de verre... Car, l'éclairage qui équilibre nos sentiments, n'est-ce pas la pression en nous du monde lorsque l'azur, sombre et terrifiant, vient frapper à la porte de nos sens comme qui demande à être reçu? Ce que mon père ne disait jamais, et qui est comme l'amorce d'une promenade dans les parages du bonheur, cette lampe, « langue de feu » d'une nouvelle Pentecôte, le signifiait, elle qui brûlait du dedans de l'huile et de la mèche. Nous n'avons jamais su converser entre nous, et jamais, nous ne le saurons. Trois écorchés vifs s'ingéniaient tous les soirs à se protéger les uns des autres autour d'une lampe allemande.

Pour arriver à supporter les rigueurs de cette coexistence, nous avons fait don de notre langue de chair à la langue de feu. Nul cloître n'était plus exigeant et nul vœu de silence plus respecté que les nôtres. Nous bridions ainsi une violence qui n'était due ni à la méchanceté ni au désir délibéré de ne pas communiquer, mais à la seule peur d'égratigner autrui, ce qui veut dire : s'écorcher soi-même. Ainsi, il fallait toujours un vide entre nous, un vide bleu troué de loin en loin par les mots les plus courtois, les plus frémissants d'amour et de crainte – en somme, l'épouvante que recèlent les mystères. C'était le territoire des hautes œuvres du Père... Mais notre pays à mère et à moi est en deçà, et résolument : en plus, on y exerce divers métiers. Mère s'occupe du linge, de la maison, apprête les repas ; moi, je veille cette lampe : à sa lumière, les signes de la bible ouverte accroissent notre solitude. Nous attendons qu'un autre monde nous soit permis et, même lorsque dans le sein de ma mère je répands des larmes et que sur mes cheveux coulent les siennes, nous ne nous avisons jamais de briser cette vitre où se poursuit le dialogue des corpuscules. Nous étions en quelque sorte des muets condamnés à contempler le crépuscule, car celui-là qui est ému par les luminaires et les livres laisse volontiers parler son regard et, quelquefois, ses larmes, mais des mots il n'en fait point, car, nés des livres, ceux-ci lui reviennent et, Dieu, au cœur de ce manège, est très jaloux...